

L'émergence de la littérature arabe moderne

en Egypte

la Nahda
(النهضة)

Rappel historique

Après l'effondrement de l'empire abbaside en 1258, le monde arabe est progressivement dominé par les Turcs. L'empire Ottoman qui a asséché la vitalité culturelle arabe s'étend sur le pourtour méditerranéen mais bute contre la résistance européenne sous les murs de Vienne au 17^{ème} siècle. A partir de ce moment, les puissances européennes vont, peu à peu, faire reculer la Sublime Porte et interférer de plus en plus dans les affaires intérieures de l'empire qui devient le théâtre des rivalités entre Russes, Français et Anglais.

Entre 1768 et 1774, les Russes s'emparent de la Crimée.

En 1798, Bonaparte inaugure l'expédition d'Egypte qui va durer quatre ans et dont les conséquences sur la société égyptienne, notamment au plan culturel, seront déterminantes pour la renaissance de la littérature arabe.

En 1821, les Turcs sont chassés de Grèce et en 1882, les Anglais occupent l'Egypte. C'est dans ce contexte historique qu'il convient d'étudier la naissance de la littérature arabe moderne en Egypte qui va surgir de la conjugaison de trois facteurs principaux:

Au sein de l'empire ottoman, vivaient des minorités, essentiellement chrétiennes, qui entretenaient des contacts culturels et religieux avec l'Europe mais qui étaient soucieuses d'affirmer leur appartenance à l'espace culturel arabe. Par le truchement des missions religieuses européennes, les élites de ces minorités, délaissant le syriaque ou l'araméen, participent à la rédaction d'ouvrages en arabe (dictionnaires et encyclopédies). De plus, de nombreux intellectuels chrétiens syro-libanais se réfugièrent en Egypte pour fuir les massacres interconfessionnels.

Second facteur : Les Sultans régionaux éprouvent la nécessité de consolider leurs pouvoirs en se dotant d'une élite formée en Occident, en particulier pour acquérir d'indispensables connaissances dans les domaines des sciences et des techniques. Ces étudiants, de retour en Orient, propagent naturellement des idées nouvelles et poussent les pouvoirs locaux à promouvoir une modernisation qui s'appuierait sur les sciences et les technologies nouvelles d'une part et sur les valeurs islamiques d'autre part. Ainsi, apparaît la notion de libéralisme islamique.

Troisième et important facteur : L'arrivée de Bonaparte et des Français en Egypte en 1798. Les Anglais détruisent la flotte française à Aboukir, bloquant l'expédition sur place. Bonaparte reçoit les Ulémas et fait diffuser un manifeste en langue arabe. Il proclame l'égalité des musulmans et des non musulmans devant Dieu. On a même prétendu que le futur empereur Napoléon se serait converti à l'Islam mais cette thèse reste controversée. Il critique le pouvoir des Mamelouks Ottomans et promet aux Egyptiens de les aider à prendre leurs propres affaires en mains. Pendant ce temps, les savants réalisent un ouvrage majeur : « Description de l'Egypte ». Ce document monumental contribuera singulièrement à refonder la

mémoire historique et nationale de l'Égypte. Bonaparte rentre précipitamment en France en laissant sur place son armée et les savants qui l'accompagnent. Le Général Kléber dirige l'expédition mais il est assassiné en 1800. Son successeur, Menou, doit céder sous la pression conjointe des Égyptiens et des Anglais. L'armée française se retire mais l'Institut français d'Égypte récemment créé demeure en place.

Les Mamelouks cèdent le pouvoir en 1805 à un vice-roi Ottoman, Mohamed (ou Mehmet) Ali. D'origine albanaise, né en Macédoine en 1760, cet homme hors du commun, va conduire l'Égypte vers la modernité et une indépendance de fait. Il meurt en 1849. Ses héritiers gouverneront le pays jusqu'à la révolution de 1952. Durant son règne, Mohamed Ali entretient de nombreux contacts avec l'Europe. Il envoie notamment de nombreux émissaires en France. La première délégation envoyée à Paris en 1826 est conduite par le savant français Jomard qui avait participé à l'expédition de Bonaparte. La délégation s'élève à 44 personnes et compte dans ses rangs quatre étudiants d'origine arménienne. Tous ces étudiants, musulmans et chrétiens, vont jouer un rôle déterminant dans le processus de la renaissance culturelle arabe : La Nahda (le réveil). L'émergence d'une littérature nouvelle - plus particulièrement en prose - romanesque, historique et sociale illustre ce profond mouvement de renaissance de la culture arabe dans un monde en pleine évolution, dominé par la puissance des grandes nations occidentales qui se lancent dans l'aventure coloniale. Cette renaissance se produit d'abord en Égypte, pays à la longue et prestigieuse histoire, au carrefour de plusieurs cultures et des routes commerciales. Quelques personnages sont emblématiques de ce renouveau culturel.

copyright © Alamy.com

Rifa'a al Tahtawwi رفاة رافع للطهطاوي



Il est né en 1801 à Tahta en Egypte. Il étudie à El Azhar où il rencontre un cheikh, Hussein el Atar, qui avait fréquenté l'Institut d'Egypte qui lui avait inculqué la culture européenne. El Tahtawwi obtient un poste d'Imam aux armées puis part étudier en France en qualité de boursier. Il apprend le français et s'inscrit à l'Institut des Langues Orientales de Paris. Il a pour maître Sylvestre de Sacy qui lui apprend la philosophie des Lumières, notamment Montesquieu et Rousseau. De ses études, Tahtawwi retient essentiellement que l'homme se réalise en devenant utile à la société et qu'une bonne société est une société juste. La finalité du pouvoir doit être le bien des gouvernés. En outre, il pense que le peuple a le devoir de participer à son propre gouvernement et que les lois doivent évoluer avec le temps. Ce point de vue est capital car il redonne aux docteurs de la loi musulmane le droit d'interprétation (qui, de fait était verrouillé depuis la chute des Abbassides). Il prône l'idée de la nation et de la patrie. Il apprécie l'arbitrage de la Raison tout en critiquant le positivisme, c'est-à-dire le recours exclusif à la raison. Il estime que la Raison n'est pas en mesure de franchir toutes les limites épistémologiques. Ce faisant, en homme de foi qu'il est, Tahtawwi rappelle ainsi sa volonté de marier harmonieusement la pensée religieuse et le recours à la Raison.

De retour de son séjour de quatre années à Paris, il rédige un récit en prose rimée intitulé « l'Or de Paris * » تخليص الإبريز في تخليص باريز

C'est un ouvrage très didactique révélant une grande ouverture d'esprit. L'affect cède la place à un ton plus distancié, plus objectif. Il décrit l'habitat, évoque l'hygiène, la lecture du journal, l'éducation des enfants, la liberté de mœurs des femmes, le goût du travail. Il évoque la révolution de 1830 et la notion de « monarchie limitée ou constitutionnelle ». Le style se veut accessible au plus grand nombre.

Devenu directeur d'une école de langues, il traduit une vingtaine d'ouvrages européens. Après la mort de Mohamed Ali en 1849, Tahtawwi n'a plus de protecteur. Le successeur, le Khédivé Abbas, l'exile en 1850 au Soudan et fait fermer l'école.

Tahtawwi ne reste pas inactif. Il traduit en arabe « Les aventures de Télémaque » de Fénelon.

Ce livre décrit un périple initiatique. Différentes sociétés sont présentées ainsi que divers types de pouvoirs. Les mauvais conseillers sont stigmatisés et de ce fait l'auteur critique le pouvoir en place. Le livre est aussi l'occasion de rappeler aux Egyptiens leur glorieux passé.

A la mort d'Abbas, le nouveau maître du pouvoir au Caire, le Khédivé Saïd, rappelle l'exilé et lui confie la responsabilité du Journal Officiel. Il écrit encore deux ouvrages : « guide des garçons et des filles »

المرشد للمبين السات والبنين et « Les délices des intellects égyptiens dans les sentiers des savoirs du siècle » (مباهج الالباب المضرية في مناهج الأدب العصرية).

Parmi son œuvre, citons la traduction en arabe de « La Marseillaise ».

Tahtawwi meurt en 1873 après avoir dirigé durant dix ans le bureau des traductions.

* l'Or de Paris, traduction en français : Editions Sindbad, 1988.

Ali Moubarak (1823 – 1893)

Il va emboîter le pas à Tahtawwi. Comme ce dernier, il étudie à Al Azhar puis se rend en France.

De retour en Egypte, il travaille au ministère de l'Education. De là, il veut moderniser Al Azhar mais sans succès. Dans le même temps, le Khédivé crée le Dar el Ulm.

Moubarak rédige un roman didactique intitulé « Alam ed Din » que l'on peut traduire par « l'Illustre docteur » en retenant la volonté de dénoncer les docteurs qui enseignent à Al Azhar.

Il utilise le style romanesque afin de faire passer ses idées tout en tenant en haleine le lecteur. Le récit n'est donc qu'un prétexte pour propager des idées nouvelles : Le domaine législatif, la technique, l'histoire, la géographie, les sciences naturelles...

Il a le sentiment que la culture arabe a besoin de s'ouvrir à l'Occident. Dans son récit, il s'efforce de mettre en évidence la différence qui existe entre la notion d'étranger et celle d'ennemi.

Mohamed al Muwaihili (1858 ou 1868 – 1930)

Fils d'un grand journaliste, il fonde « la lampe de l'Orient » et écrit un roman intitulé « Discours de Issa ibn Hicham ».

Il modernise la prose narrative arabe tout en s'inspirant d'un auteur picaresque du 10^{ème} siècle, Badim al Saman Hamatham (967 – 1007) qui mit en scène des personnages loufoques ou marginaux tout en critiquant la société de son époque. Le personnage central des récits était Issa ibn Hicham. Muwaihili se sert de ce personnage en le faisant surgir des temps anciens dans le temps présent. Le livre, en prose rimée, invite le lecteur à un voyage au sein de la société égyptienne, de ses habitudes, de ses mœurs et de ses contradictions laissant apparaître les influences ottomanes, françaises et anglaises. Il met en relief le poids de la présence coloniale anglaise. La corruption généralisée est dénoncée. Muwaihili déplore l'absence de dialogue entre Egyptiens et Européens et entre modernistes et tenants de la tradition. Il regrette que ses contemporains se limitent à tenter de copier les Occidentaux de manière superficielle sans essayer de s'approprier le fond des connaissances dont ils sont détenteurs.

Ces violentes critiques valurent à l'auteur les foudres de nombre de ses contemporains qui dénonçaient le côté trop négatif de l'œuvre à l'égard de la société. Il dut édulcorer certains passages. Le livre fut publié en 1905.

Du point de vue de la forme, la construction est nouvelle dans la mesure où l'auteur introduit une dialogie, les actions et les événements interfèrent sur les

comportements des personnages. Il existe une continuité entre chaque scène. Les dialogues sont longs et recourent à un vocabulaire simple. De fait, le « Discours de Issa ibn Hicham » est le premier roman moderne de la littérature arabe. C'est, toutefois, à **Hussein Haykal** (1888-1956) que l'on attribue la première grande œuvre romanesque arabe : « Zaynab ».

Farah Antoun فرح أنطون

Cet auteur, né en 1874 et mort en 1922, est un chrétien syro-libanais. Il appartient aux « Chouam », les émigrés Syro-libanais chrétiens. Profondément marqués par les massacres avec les Druzes, ils ont entamés un dialogue avec les réformistes musulmans afin de débarrasser la pensée musulmane de son aspect irrationnel et de générer une vision moderne et laïque de la société arabe face aux occupations étrangères.

Les Chouam exercent une réelle influence sur l'évolution de la sphère culturelle arabe en Egypte. Ils fondent en 1876 le journal **الهرام** (el Haram). Ils introduisent la presse et le théâtre.

Le théâtre est, à l'origine, un genre d'importation. Il a pour point de départ la pièce *Al-Bakhil* («l'Avare»), adaptée de Molière en 1847 par **Marun al-Naqqach**. La première troupe arabe professionnelle est fondée en 1912 par Georges Abyad, en Égypte. C'est **Mohamed Taymur** (1891-1921), auteur de comédies sociales à succès, qui fait figure de théoricien du théâtre arabe naissant.

Les Chouam développent le travail de traduction des œuvres européennes (surtout des auteurs français) en langue arabe.

Au sein de cette minorité très active, Farah Antoun exprime surtout son attachement au christianisme autour duquel son œuvre est centrée sur le christianisme. Antoun prône une collaboration entre musulmans et chrétiens en faveur d'une évolution de la société arabe. Il tente une occidentalisation de la langue arabe. Sa démarche est très critiquée. On lui reproche, à cette occasion, une tentative d'acculturation.

Il fonde une revue : **الجامعة** dans laquelle il parle de socialisme et de communisme. Antoun traduit en arabe « la vie de Jésus » d'Ernest Renan.

Il écrit un roman « La religion, l'argent, la science ou les trois cités ». C'est un récit de voyage imaginaire dans trois cités. Il évoque une querelle qui éclate entre des ouvriers qui veulent participer à la gestion des usines et des capitalistes qui refusent en invoquant la sacralité de la propriété privée. L'arbitrage religieux donne raisons aux capitalistes.

Antoun prône un « juste équilibre », une égalisation vers le haut... Quant à la cité de la science, elle semble aussi terne et morne que cimetière. La cité de la religion se situe entre l'argent et la science.

Il écrit un second roman intitulé « Le monstre » dans lequel il compare les êtres humains à des insectes.

In fine, Antoun prône la séparation des pouvoirs entre le domaine laïc et le domaine religieux. Il estime qu'il faut créer d'autres liens sociaux que la seule religion. Il évoque, notamment, comme lien social, la langue arabe commune aux musulmans et aux chrétiens.

Georges (ou Djurdji) Zaydan



Auteur chrétien libanais né en 1861, exilé en Egypte.

Georges Zaydan excelle dans le roman historique avec pour objectif d'instruire et de divertir le lecteur. Il s'inspire de Walter Scott et d'Alexandre Dumas père. Il a écrit 23 romans de ce type.

Il part en Angleterre en 1866 puis accompagne les Anglais au Soudan.

Il imbrique l'intrigue historique avec une histoire sentimentale. Il campe avec talent les lieux, les personnages historiques, les coutumes. Il travaille beaucoup les détails sur le modèle de Balzac par exemple mais il néglige d'approfondir la psychologie de ses personnages qui, souvent, expriment les idées personnelles de l'auteur. Il est, à bien des égards, le précurseur de plusieurs écrivains arabes contemporains tels Amin Maalouf ou Tahar ben Jelloul.

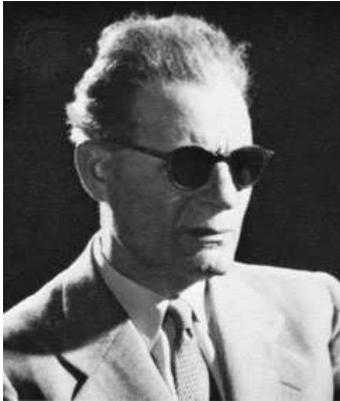
Il a eu des imitateurs comme Nasir Bey ou Farah Antoun.

En 1892, il fonde la revue الهلال

Zaydan sent le besoin des Arabes de connaître leur histoire et de refonder leur identité face à l'occupation coloniale britannique. Toutefois, ses efforts se heurtent à un double obstacle : l'occupation anglaise et l'absence d'une classe moyenne égyptienne susceptible de s'approprier et de diffuser ses idées. Cependant, ses ouvrages ont exercé une certaine influence.

Pour l'écrivain et historien, l'histoire est une globalité sociale, culturelle et factuelle. Dans ses ouvrages il s'adresse à diverses catégories de lecteurs : Intellectuels ou simples amateurs cultivés. Ses romans sont encore lus de nos jours par la jeunesse. Dans la trajectoire de Zaydan, **Manfaluti** (1876-1934) ajoutera à des biographies romancées, tirées de l'histoire arabe, des romans à mi-chemin entre réalisme et mélodrame.

Taha Hussein طه حُسين



Romancier, essayiste et critique littéraire égyptien né le 14 novembre

1889 dans un village de Moyenne Egypte sur les bords du Nil et mort le 28 octobre 1973. Surnommé le doyen de la littérature arabe, c'est un des plus importants penseurs arabes du XXème siècle.

Septième d'une fratrie de treize enfants, il devient aveugle à l'âge de trois ans, des suites d'une conjonctivite mal soignée. Cette rencontre précoce avec les méfaits de la pauvreté et de l'ignorance le marquera toute sa vie. Il apprend le Coran par coeur avant de quitter son village. Il fait ses études à la célèbre université religieuse al-Azhar, puis suit les cours de la jeune université laïque égyptienne. Par chance, il bénéficie d'une bourse d'Etat pour venir poursuivre ses études à Paris (il soutiendra à la Sorbonne une thèse de doctorat sur la pensée d'Ibn Khaldoun). Il y rencontre sa future femme Suzanne qui l'a aidé à apprendre le français et lui lisait des livres.

A son retour de France en 1919, il occupe un poste de professeur d'histoire gréco-romaine jusqu'en 1925 puis professeur de littérature arabe à la faculté des Lettres du Caire. En 1926, il exprime ses doutes sur l'authenticité de la poésie antéislamique dans un ouvrage intitulé « la poésie de l'antéislam ». Il fait scandale. Il est renvoyé. Il revient et il est promu doyen de cette même faculté en 1930.

Nommé premier recteur de l'Université d'Alexandrie, créée par lui en 1942, il devient contrôleur général de la culture, conseiller technique puis sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'Instruction Publique avant de devenir Ministre de l'Education Nationale. Il rend obligatoire l'enseignement secondaire.

Au plan des idées, Taha Hussein prône l'importance de l'histoire, l'appartenance de l'Egypte au monde méditerranéen au sens large. Il pense que le retard de l'Egypte est du, avant tout, à l'occupation ottomane et que son développement passe par une certaine européanisation de la société. Cette évolution ne doit pas conduire au reniement des valeurs de l'Islam qui, à ses yeux, complète le Christianisme. Pour lui, les facteurs d'unité sont la patrie et la langue et non la religion exclusivement. Il souhaite que les Coptes puissent apprendre leur propre culture. Il soutient l'idée de l'indépendance financière pour les universités et surtout la liberté académique.

Au plan de la littérature, son enfance et particulièrement son handicap sont fondamentaux.

Sa cécité le conduit à s'identifier à un poète syrien أبو للعرب المعريّ, aveugle comme lui. Il commencera comme de nombreux écrivains de la Nahda, par des travaux de traductions (dont Les Tragédies de Sophocle qui le range parmi les auteurs néo-classiques comme Anatole France et André Gide).

Son oeuvre principale, "الأيام" ("Les Jours") traduite en français sous les titres "Le livre des jours" pour les deux premiers tomes puis "La traversée intérieure" pour le dernier est une autobiographie écrite à la troisième personne. Son style traduit la volonté de l'auteur d'utiliser une langue « soutenue » s'appuyant sur l'arabe classique mais intégrant autant que possible la langue parlée.

Le premier tome décrit la vie au bord du Nil dans le village de son enfance.

Il y décrit l'apprentissage précoce de la solitude qu'a été la discrimination dont il a souffert. Le deuxième tome s'attache à la narration des ses années étudiantes au Caire, notamment à l'Université Al Azhar. Là encore, son sens critique n'épargne rien pas même Al Azhar, qui fait pourtant figure de véritable institution tabou. Le dernier tome se déroule au Caire, à Paris et à Montpellier. Il évoque ses années d'études en France sur fond de première guerre mondiale, la vie parisienne, la découverte de l'amour, la guerre, ses difficultés...

Moussa Salama موسى سلامة



Inspiré par Ibsen et Tolstoï, cet écrivain chrétien, né à Zagazig en Egypte en 1887, aborde la question de l'ordre social en Egypte et prône une forme de socialisme. Il désigne deux ennemis de la société égyptienne : le colonialisme et la réaction. Il invite également les citoyens à ne plus mépriser le peuple des campagnes afin de fonder une solidarité des individus au sein du peuple. Son voyage en Angleterre en 1908 semble être fondateur. Il devient un disciple de George Bernard Shaw et de H-G Wells. Il rédige en 1912 un livre sur le socialisme qui est le premier ouvrage doctrinal arabe.

Il fonde le Parti Socialiste en 1920 et crée une revue (La Nouvelle Revue) en 1930 qui devient rapidement le creuset de la pensée socialiste et radicale égyptienne.

Salama rédige des ouvrages qui le placent à la jonction de deux valeurs essentielles : La spiritualité de l'Orient et l'humanisme européen de la Renaissance.

Son engagement politique lui vaut de nombreuses tracasseries de la part des gouvernements conservateurs.
Moussa Salama meurt en 1958.

La poésie

Fondement de la littérature arabe classique, la poésie n'échappe pas, naturellement, à la Nahda. Elle est revivifiée en Égypte par **Al Barudi** (1838-1904) et par **Ahmed Chawqi** (1868-1932) baptisé «le prince des poètes». Par ailleurs, le cercle Apollo, animé par **Khalil Mutran** (1871-1949), s'engage également aux côtés du mouvement du renouveau poétique en Égypte.

Références bibliographiques et sources

André Miquel, La littérature arabe, PUF, collection Que sais-je ? 1993.

Revue trimestrielle Al Moukhtarar n° 45/46 (année 2000) éditée par l'Institut du Monde Arabe, qui a consacré un article intéressant dédié aux poètes de la Nahda.

Jamel Eddine Bencheikh, Dictionnaire de littératures de langue arabe et maghrébine francophone, PUF collection Quadrige, 2000.

Cours d'initiation à la littérature arabe de Kadhim Jihad Hassan, professeur à l'INALCO, Paris.